

LE PERSONNAGE ET SON OMBRE

PAR CHARLES ROHMER



LES ESSAIS LIX

nrf

GALLIMARD





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1952.*

MOURIR POUR ÊTRE

L'arbre de Science contient la promesse de la chute. La clairvoyance tue. Néanmoins, je ne sais quel besoin de ne jamais interrompre le spectacle m'interdit le sommeil. Un veilleur aux créneaux qui attend pour rien, cette image d'une constance inutile et obstinée me revient du plus lointain des âges. La vie heureuse consisterait à boire et à rire, à dépenser sans rien attendre ni rien atteindre, bref à se distraire. On n'aime pas la vie heureuse. On suit son obsession.

Je vois un visage fermé. Il est plein de la science de soi. Ce personnage, en peine de sa vie et de sa mort, s'analyse, se scrute, démonte son mécanisme et n'arrête pas d'enregistrer ce qui le concerne; il absorbe l'Univers pour en faire la nourriture de sa pensée. Il a l'œil ouvert sur tout et sur lui-même. Rien ne lui échappe, et il ne s'échappera pas : sa conscience d'être l'empêche d'être. Comment le délivrer? Ce n'est plus qu'un regard.

Il a fait le vide de ses sentiments. Il fait le vide autour de lui. L'homme qui se pense n'ar-

8 LE PERSONNAGE ET SON OMBRE

rive pas à se composer le visage d'un homme comme les autres. Sa pensée, qui devait le rapprocher d'autrui, l'en éloigne dans la réalité. On ne s'en aperçoit pas au premier abord ; il semble que son rire puisse être confondu avec le rire des autres rieurs. Il n'en est rien. La pensée qu'il poursuit le détourne de la route commune.

Il tente un mouvement d'approche, serre des mains, mais il ne *touche* pas. Il manquera sa vie et le monde par excès de conscience. Il manquera l'événement, et aussi le hasard, par refus constant de la mort.

LE RETOUR

Proust, dans l'épisode du pavé de Venise, raconte comment il a connu une sorte de joie extatique en retrouvant une sensation éprouvée jadis. Mais il n'approfondit pas la cause de cette joie. Ce n'est pas le pavé (il l'aurait éprouvée lors du premier contact). Il ne suffit pas, non plus, de dire qu'il a aboli le Temps et retrouvé l'éternité, car il reste à se demander pourquoi : la répétition n'explique rien (ou peu de chose). Mais entre les deux sensations semblables, il y a eu, séparant la seconde de la première, une vaste étendue d'oubli et de mort. La joie qu'il éprouve est celle du retour à travers la mort.

« Etre ou ne pas être... » Mais c'est d'être *et* de ne pas être qu'il s'agit. L'exécrable antinomie du Moi et du Monde extérieur s'abolit dans un passé qu'on parvient à saisir, comme dans le rêve. C'est un autre que j'appréhende et c'est

encore moi ; je ne suis plus et je suis encore. L'admirable est qu'on accède ainsi à sa mort avec des yeux de vivant. Le sentiment de Cromwell penché sur le corps de Charles I^{er}, c'est devant son propre corps retrouvant une vie étrange (une autre vie) qu'on l'éprouve. Proust quand il bute contre le pavé de Venise, ne revient pas en arrière, il n'échappe pas non plus à la loi du Temps, simplement il possède sa mort, parée de tous les prestiges d'une vie engloutie et présente.

Il n'est même pas sûr (comme il l'a affirmé) que cette reprise du passé s'érige contre le Temps ; car précisément le retour ne possède une telle puissance de fascination que parce que la durée existe. Il m'importe peu, en définitive, de retrouver un épisode banal de ma vie antérieure, mais le retrouver à travers l'impossible signifie le triomphe de l'être. Proust, au contact d'un incident médiocre, qui n'a pour lui que *d'avoir été*, se voit enrichi de tout ce qui le nie.

On met l'accent sur l'événement qui se répète : c'est l'intervalle qui compte (l'intervalle durant lequel cela avait été soigneusement ignoré et enfoui). Il faut mourir pour revivre. Il faut consentir à la détente, au repos de la mort.

*
**

Le retour se fait sans qu'on le prémédite, ou le jeu serait trop facile. On doit perdre pied, sous peine de ne jamais rien retrouver que son impatience, son acharnement (la rage de se heurter à son visage de veilleur contracté par l'attente, éternellement présent quand il devrait s'effacer devant l'autre). Je me rappelle, avec exactitude,

la façade d'un immeuble que j'ai habité autrefois, et n'ai jamais revu. Elle m'obsède souvent ; je suis certain que si je la revoyais, je n'éprouverais rien. On ne va pas à son passé, il doit surgir.

La tristesse d'Olympio est vaine et superficielle. Il retrouve le décor et se dit qu'il est convenable d'en éprouver de la mélancolie. Il se force : le décor est toujours là et lui n'est plus le même. La plainte ne me touche qu'à partir du moment qu'il s'éloigne du prétexte pour s'élever à des considérations générales, parfois belles. On ne revient jamais au lieu du vrai départ, ou c'est malgré soi. L'esprit qui veille chasse les fantômes.

Olympio a revu pour quelques heures (au cours d'une croisière) la ville la plus chargée pour lui de souvenirs. Il en avait été séparé depuis sa jeunesse par des circonstances et par la mer. Une ville, ce n'est rien : la mémoire vit de quelques détails irremplaçables, en petit nombre. Il a revu le jardin d'une maison amie, qui avait été un peu la sienne ; c'était pour lui autrefois, le lieu de la banalité de tous les jours. Au fond se trouvait le même palmier devant la fenêtre de son ancienne chambre. Il est entré dans cet univers avec le sentiment d'être indiscret et superflu et ne retire de cette poursuite de l'impression que la déception de ne pas s'être retrouvé. Au lieu du charme trop attendu, une réalité rebutante, aride. Il découvre que ce besoin de s'émouvoir est vulgaire.

La façade du collège n'a pas changé, les hauts murs sévères qui protégeaient la Vertu. Olympio

est embarrassé de son propre poids. Il a fait auprès de son passé une démarche inutile.

*
**

La mémoire encombrée d'épaves garde jalousement ses trésors de la lumière du plein jour. Je voudrais bien évoquer telle circonstance, avec le visage que j'avais à ce moment-là. Il semble qu'à un coin de rue, je l'ai vu brusquement se rapprocher. Mais je l'épie en vain. Ce que j'attends ne doit pas être attendu. Les morts ne surgissent que de l'oubli, du sommeil. Ma volonté n'y peut rien, bien au contraire, elle creuse le fossé. Je m'obstine à me retrouver et mon obstination fait que je me perds. Il me reste, il est vrai, l'avantage de suivre du regard la fuite de cette ombre que ma lucidité fait s'évanouir ; l'orgueil de l'intelligence règne glorieusement sur son désert.

Le caractère de l'homme heureux est fait d'une certaine facilité qui s'accommode de l'absence. Il se contente d'exister, *il n'insiste pas*. Toujours par delà l'instant qu'il a vu fuir, ce qui le dispense de la pensée obsédante d'un au-delà (qui naît de la rancœur d'un en-deçà irréductible). Il y a temps pour tout, se dit-il : l'action, le rêve, les lectures utiles, l'amour, parfois une pensée aimable au souvenir de ce qu'il n'est plus. Il a fait de sa vie un art du possible et pratique l'exercice quotidien d'une mort sans douleur. Il lui arrive de joindre la profondeur à la facilité.

*
**

Pouvoir infini de mon renoncement. Qui se

renonce, se retrouve. Je consentirai à ne plus être, alors le visage disparu reparaitra. Je dois me laisser mourir doucement, savoir mourir à moi-même pour vivre. Ce qui nous est rendu ne l'est pas par notre effort mais par notre abdication. Je ne peux pas veiller pendant tout ce temps-là.

On consent à sa mort de même que l'on consent, avant de s'endormir, à son sommeil. Je ne retrouverai jamais, après une nuit d'insomnie, la joie de l'aube. Il ne faut pas toujours veiller. Il faut fermer les yeux, volontairement. Le monde neuf n'apparaîtra qu'après.

Il y a une vertu d'insouciance qui laisserait s'effondrer dans l'oubli une vie entière. On peut prendre goût à la douceur de n'être rien. Mais la tentation d'une dure clairvoyance est plus tenace que le remords. Un homme a enduré le martyre, durant son existence, pour n'avoir jamais su perdre pied. Il ne s'est pas abandonné ; tous l'ont quitté. Il a veillé jusqu'au bout sur son désastre pour mourir les yeux ouverts.

Clairvoyance inutile, passion avare qui couve chaque instant comme un trésor. L'homme ne veut pas se dérober et il se ronge en silence. Il tient à être, comme il dit, présent à son absence ; il refuse de laisser une seconde à l'oubli ; acculé il veut encore savoir et il tend le cou pour mieux se voir disparaître. Regard constamment à la mesure de l'implacable.

Le mouvement des astres, des fleuves et du sang conjugue l'Univers à la fatalité, le destin à la mort. Je discerne obscurément un ennemi dans tout ce qui bouge pendant mon repos.

Une alerte perpétuelle dans la nuit : l'intolérable veille de *l'autre*.

Un sommeil amical, cependant, me rendra le profit de mes biens. L'oubli m'ouvre le flanc de ses richesses. Je me délierai, je consentirai calmement au départ et j'obtiendrai le retour. Mon pouvoir doit se faire absence pour remplir l'Univers.

Le chevalier de la plus haute Tour est mort de consommation, dans l'attente, dans l'espoir rongeur de *voir*. Il n'a même pas été foudroyé par l'Ange.

Nous sommes cernés. Il faut dormir.

L'OUBLI

L'événement prévu ne se produit jamais. Cette superstition rend hommage aux puissances jalouses, mais également à l'idée, plus vérifiable, que le monde du possible ne coïncide pas avec celui de l'être. Il convient de ne pas prévoir si l'on ne veut pas éprouver son manque. La prévision est liée à l'échec. Elle soumet l'esprit à l'empire de l'aberration, à l'Impossible et à ses monstres.

L'homme qui s'interroge sur son destin est toujours seul; la décision qu'il doit prendre le ramène aux origines du monde; à chaque instant, il perd ou il gagne sans référence valable à une loi commune. L'expérience d'autrui, ni le raisonnement, ni les savants calculs de probabi-

lités ne lui permettent d'affronter à coup sûr cet instant irremplaçable, cette échéance particulière. Tout est à reprendre à partir de l'exception et il se retrouve unique. Pour lui, dans cette circonstance précise au seuil de l'irréversible, le bon sens se révèle aussi arbitraire que la magie.

L'événement le plus simple, par le fait qu'il me concerne, prend un relief d'une singularité monstrueuse. Je veux bien considérer avec une froide objectivité le Arame de mes semblables, les lois de l'Histoire, et Annibal et Charles-Quint ; c'est là le domaine de la raison. Mais j'ai ma bataille de Cannes à livrer tous les jours et mon petit empire familial sur lequel le soleil ne se couche jamais ; à l'insu de toute statistique, je m'y engage définitivement. Je peux, bien sûr, m'insérer dans la lignée rassurante des cas prévus, voir se confirmer (à mon détriment ou mon bénéfice) la loi de la généralité : j'aurai alors droit à l'approbation des statisticiens. Mais l'événement peut aussi contredire les formulations de leur sagacité ; les augures, dans ce cas, ne peuvent rien pour moi sinon me signaler comme une exception qui confirme la règle et m'assurer de leur considération distinguée. Je suis impliqué à leurs yeux dans un ensemble, comme ils le sont aux miens. Ma perspective, dans ce domaine, s'affirme effroyablement à l'inverse de la leur. Horreur ou joie irréductibles en deçà, exception à la loi des grands nombres au delà.

C'est dans les limites de cet « en deçà » que s'élabore une recherche du probable qui n'a recours, précisément, qu'aux moyens de l'*en deçà* : les intuitions, la prescience, une certaine

interprétation de la constance de mes signes. Cet enclos du Moi qui est le lieu de l'informulé, s'efforce à trouver à ses demi-vérités pénétrées d'ombre, un sens qui l'éclaire sur lui-même et lui permette de déchiffrer l'équation d'un destin. La raison raisonnante s'épuise vainement en présence de ce qui va être et qui rejoint l'indicible, c'est-à-dire ce que l'esprit d'objectivité se trouve, par définition, impuissant à enserrer. C'est de l'intérieur, et par des moyens qui désient le raisonnement ou ne s'y réfèrent que pour le torturer, que le possible, sous son visage d'énigme, devra être investi. La porte est ouverte aux « barbares d'en bas ». Nous ne pouvons pas rester seuls : nous voici sans recours devant les conseils chuchotés d'un devin obscur qui n'ose pas dire son nom, les sophistications délirantes du témoin promis aux flammes, parfois quelque intuition profonde de ce que nous savions depuis toujours en croyant l'ignorer.

« Avoir son démon » dit l'expression courante qui traduit simplement cette vérité que le destin de l'homme n'est pas simple, et que, dans le langage du destin, la magie donne un sens plus riche à la parole. L'admirable indécision du possible fait parler les astres. La raison est hors de ses gonds. L'air est livré aux puissances.

Nous savons bien que la Nature a horreur du vide. On prête un nom et un masque à l'évidence sans visage de ce qui ne s'atteint pas. On prévoit pour prévenir, on déconcerte l'adversaire sournois, on se ménage la puissance amie. Mon futur est fait d'inconnu, de dissemblable. L'événement que je prévois *ne peut pas* coïncider avec

celui qui surgira effectivement dans la réalité du jour : ceci est d'un autre ordre. Les deux plans ne se rencontreront pas, tout au moins il sera à jamais impossible de les juxtaposer. Que ceci soit mon désespoir et ma consolation.

Tout destin comporte son rythme. Une loi de compensation équilibre mes désastres. L'avatar prévu est déjà en partie éprouvé; s'il doit l'être, *en plus*, réellement, il y a rupture d'équilibre et répétition. Un naïf instinct de calculateur m'incite à prévoir pour ne pas subir (et, à l'inverse, à ne pas prévoir quand je tiens à triompher).

J'ai aussi mon calcul de probabilités personnel, ma statistique individuelle. Le démon joue du syllogisme et la Magie s'exprime par le Nombre. En présence de *l'inconnu d'après*, que je reconnaitrai bien qu'il soit un autre, que je méconnaitrai bien qu'il soit le même, on ne peut que raisonnablement déraisonner.

Le veilleur devient visionnaire et somnambule. En écho à la voix de la Magie, la sagesse des Nations me répète que prévoir, c'est prévenir. Dans l'angoisse de l'inconnaissable et le silence du Ciel, le Veilleur donne à ce sage précepte une résonance cosmique.

*
* *

De la confrontation du Magique et du rationnel, je ne retiens qu'un fait (qui se situe à la limite des deux mondes) : ma prévision détourne les possibles; ce que j'ai prévu ne s'est jamais réalisé. Il y a eu quelque chose d'autre, ailleurs.

La différence était parfois légère, une faille sans importance, semble-t-il, et néanmoins un

fossé qu'on ne peut franchir. L'inévitable a donné son visage à l'inconnu. L'attente, l'inquiétude, la terreur s'évanouissent à l'inexorabilité. Un autre est apparu qui me déconcerte à chaque fois, et dans lequel je finirai bien par me redécouvrir.

Cette solution de continuité entre le monde et moi, c'est en moi-même aussi bien que je la retrouve sans m'y résigner. A ce prix cependant, je posséderai le monde. Il faut s'oublier, se perdre. Mon partage est sans doute la condition de mon intrusion dans l'Univers ; je ne saurais y entrer par effraction, d'un seul bloc. La complicité des choses me dissocie de moi-même et de ma propre complicité ; elle m'éloigne de l'exigence qu'une lucidité rigoureuse impose à la mémoire.

La vertu du sage est dans une certaine qualité de renonciation, d'abdication. (On doit en un sens se manquer pour gagner l'Univers.) Il laisse l'Univers prendre sur lui l'avantage. Sans doute ce qu'il consent à abolir de lui-même ne sera pas perdu. La richesse d'une mémoire est inépuisable ; il convient de sceller le dépôt de ses profondeurs.

Il a oublié la consigne, et toutes les portes s'ouvrent. La terre s'est aménagée pour lui durant son sommeil.

L'avenir se donne aux imprévoyants. Les choses se posent doucement devant ceux qui ne les voient pas. Le soleil est un jouet pour aveugles.

Il ne faut pas prévoir. Il ne faut pas voir. Il faut s'enfouir au cœur de la terre.

Mourir à soi pour être au monde.

Mon démon parle : Je suis l'esprit qui toujours veille. Il refuse de sacrifier ce regard qui transperce le monde et ne craint pas l'Enfer.

Le dialogue n'en finira jamais. Je veux me contenter, en ce moment, d'une vérité plus humble. Je sais bien que, pour obtenir, j'ai dû auparavant oublier.

*
**

Le Job de Kierkegaard avait la foi, qui l'a ramené à lui-même parce qu'il s'y est abandonné. Il s'est perdu dans la foi et il a été sauvé. Rien ne nous est donné qu'à l'extrémité d'un abîme.

On peut reprendre l'apologue. Job a perdu tous ses biens et en a loué le Seigneur. Il s'y est résigné dans la douleur, les ténèbres, en conservant sa foi dans le Maître du Possible. Mais rien ne lui a été rendu, et il a continué de vivre nu et pauvre. Puis il n'y a plus pensé, et il a retrouvé alors ce qu'il avait perdu. C'est autant l'absence de foi que la foi qui nous sauve.

La foi de Job s'appuyait sur l'existence de Dieu. Si je ne crois qu'à mon destin, je dois accepter de faire sa part à ce qui le nie ; je dois y inclure l'oubli de moi-même. Goethe a écrit que la force qui persévère l'emporte ; il affirmait ainsi la victoire nécessaire d'une volonté qui s'applique inébranlablement. Il n'est pas ques-

tion cependant d'exclure les circonstances, le hasard qui contrarient cette obstination et la rendent vaine. Une volonté obstinée doit consentir à se détendre. Elle doit, à chaque instant, s'abolir et se reprendre. Ce que je cherche ne sera trouvé ensuite que fortuitement. Il importe que je le recherche de toutes mes forces, et il importe également que je sache y renoncer comme à la vie elle-même. Le hasard est ainsi l'expression du destin, ou de cette part du destin à laquelle on s'est dévoué absolument, et que l'on retrouve *après le désespoir*.

Celui qui ne s'oublie jamais (et refuse le hasard) en est réduit à nier constamment un monde où la Nécessité elle-même s'inscrit à travers les contingences et où sa vie ne s'affirme que par sa mort. Son moindre geste sera une distraction, sa parole la plus silencieuse une défaillance de sa lucidité.

Il faut renoncer absolument pour posséder absolument. Il faut aussi persévérer sans espoir de victoire. Le destin me présente ma chance après un long périple au bout de ma mort.

L'aube de l'accomplissement surgit d'une nuit sans rêve.

LES RYTHMES

Je pense que je suis soumis à un rythme qui m'est propre, encore que je n'en sache rien. Il m'arrive de me dire que tout cela n'a pas grande signification. Il n'est pas sûr du tout que j'aie un rythme. Pourtant, je sais bien quelle limite

je m'impose, de moi-même, à mon pouvoir, et à partir de quel moment ce qui me comble s'abolit dans la haine, et à partir de quel point (que je connais) le bonheur lui-même me saisit à la gorge. Nous avons chacun notre manière de posséder le monde tour à tour et de le subir, de nous mesurer avec l'événement et de prendre à cette occasion notre mesure, la nôtre indéniablement et sur laquelle se règle un rythme que je ne puis définir mais que je saurais reconnaître au cœur même de mon néant.

Ce que j'ai demandé avec le plus d'insistance au destin, finalement il me l'accorde (le précepte de Goethe se trouve vérifié) mais il ne me l'accorde que lorsque je ne l'attends pas ou ne l'attends plus (et j'y retrouve la loi de mon équilibre). Sans doute est-ce tout simplement que cet avantage, que je juge essentiel, ne l'est pas au point d'occuper sans arrêt mes pensées. Mais je ne peux m'arracher à la conviction (absurde) que si j'avais pensé constamment l'événement, il ne se serait pas produit. Ma pensée bloque mon pouvoir. Je me dis que, dès lors qu'elle s'accomplirait dans l'Univers, sans obstacle, l'Univers deviendrait trop aisément la proie de l'homme. Nous n'aurions plus rien à saisir.

Il semble qu'un sentiment (joie ou souffrance) éprouvé puissamment au terme d'une vigilance sans défaut, me serait intolérable. J'ai besoin du sommeil qui le prépare, qui me l'aménage. Ce qui me fait croire à mon rythme, c'est cette nécessité de l'éclipse, de la nuit et du tunnel, cette constance de l'interruption et du manque. La plénitude est peut-être à ma portée, mais le

mouvement m'est aussi nécessaire, qui oscille entre l'attente, l'insatisfaction, le désir et l'échec. Nous ne pouvons pas posséder sans coup férir, ou le monde, à notre passage fondrait comme la neige.

Il faut s'arrêter de penser pour voir surgir l'objet de sa pensée. Se tenir en retrait. Consentir à la quête, à une longue soif. Je me méfie des avantages faciles que m'offre un monde qui s'ouvre.

L'homme n'est pas fait pour pulvériser les soleils mais pour assumer sa mort.

Il lui faut, en tout, retrouver son rythme et, en conséquence, consentir à se perdre dans la mesure où, pour le retrouver, il doit se reprendre.

Perpétuellement, je me rachète et me compense. Le rythme auquel je demeure soumis me fait posséder mon être selon le même mouvement que mon non-être, et selon la même amplitude. La plus noire densité de ténèbre, appelle l'éclat d'une lampe miraculeuse.

Mon mouvement est fonction du manque que je me découvre. Je ne parviens au but qu'après l'avoir perdu de vue, par lents détours et je n'y parviens qu'au delà et ailleurs. Il n'est pas de transition de l'irréremédiable au possible.

Ce qui m'est donné surgit de l'absence. Je ne suis pas assez grand pour conquérir mon destin sans le secours de ma mort.

★
★★

Il y a des hommes qui ont dominé le monde par la force d'une unique pensée. Leur obsession



CHARLES ROHMER

LE PERSONNAGE ET SON OMBRE

Le personnage et son ombre, c'est chacun de nous, c'est l'homme. Selon l'auteur, en effet, l'homme est la proie d'une dualité profonde. D'une part, il y a le personnage, c'est-à-dire l'homme social, l'homme historique, tel qu'il se définit par ses actes, et, d'autre part, l'ombre, c'est-à-dire tout ce que l'homme n'est pas, et qu'il voudrait être, ses aspirations, ses ambitions, son idéal, en un mot son *mythe*.

L'homme subit la fascination tour à tour de son personnage réel et de son ombre, il est attiré tour à tour par la nécessité de vivre avec sa vérité concrète, autrement dit avec ce qu'il est capable de produire mais qui ne lui assure que ses limites — et par l'ambition qu'il nourrit de se dévouer à son mythe : ce mythe est sa vérité possible mais reste irréductiblement inaccessible à cette autre part de lui-même qu'il présente à autrui.

Il se produit entre chacun de nous et son « possible » une lutte à mort qui nous effraie parce que nous savons bien que personne ne pourra jamais coïncider avec son mythe, mais qui nous exalte aussi parce que nous devons coûte que coûte nous justifier d'être celui que nous sommes et l'affirmer à l'encontre de tout ce qui le menace.

C'est dans la mort que se trouvent confondus à jamais l'être et son apparence, l'homme et son mythe, le personnage et son ombre — c'est dans l'Histoire, qui contient sa mort et la dépasse, que le personnage peut entrevoir une raison d'être.

590 fr. + T. L.